



Nº. 18.



JOURNAL DES DAMES

E T

DES MODES.

30 AVRIL 1820.

LA PETITE ROSIÈRE.

Nouvelle,

par Mme la comtesse de Beaufort d'Hautpoul.

La comtesse de Mireville avoit perdu, à l'âge de vingt ans, un mari tendrement aimé; deux filles étoient le fruit d'une union heureuse, et devenoient la consolation de leur mère, qui résolut de les élever loin du monde, et de se fixer dans son château, situé sur les bords rians de la Loire. Là elle trouvoit les seuls plaisirs dignes de son cœur, les progrès d'Hélène et d'Amélie, ses souvenirs et sa bienfaisance. Mme de Mireville ne se bornoit point à diriger les leçons de ses filles, elles les leur donnoit elle-même, partageoit leurs jeux, et se plaisoit à satisfaire leurs desirs innocens. Leur raison, éclairée par une mère si intéressante, se développa rapidement; elles devinrent bientôt une charmante société pour

la comtesse. Les études de l'après-dîné étant finies, on faisoit une promenade aux environs du château; la soirée se terminoit par une lecture amusante et instructive: on lisoit de préférence les œuvres de M^{me} la comtesse de Genlis, et son théâtre paroissoit toujours nouveau, toujours plus intéressant. Un soir, après avoir lu la comédie intitulée la *Rosière de Salency*, Hélène, attendrie, proposa à sa mère et à sa soeur, de fonder aussi une Rosière; le choix des prétendantes seroit fait par le curé, entre les petites filles âgées seulement de onze ans, comme Amélie, ou de douze, comme Hélène; une telle récompense deviendroit, disoit Hélène, un motif pour que les mères surveillassent mieux leurs enfans, et pour que les enfans fussent plus dociles à leurs leçons. La comtesse sourit à l'idée de sa fille; elle enchantait Amélie, et ce sujet d'entretien occupa pendant plusieurs jours de suite les heures de récréations. Ce projet ayant été entièrement approuvé par M^{me} de Mireville, on en fit part au curé; il l'approuva également: des statuts furent dressés d'après ses avis. Les prétendantes devoient recevoir et conserver une petite médaille, sur laquelle seroient, d'un côté, gravés leur nom, leur âge et l'année de l'admission au concours; de l'autre, on verroit un bouton de rose. La rosière recevroit une rente de 50 francs, et un chapeau de roses seroit posé sur sa tête par les deux soeurs, en présence de tout le hameau. Le plan arrêté, la comtesse en fit dresser l'acte et le remit au curé pour qu'il en instruisit

le village. C'est en chaire, et en y joignant les exhortations les plus pathétiques, que le curé lut à ses paroissiens l'acte et les statuts de la fondation. Pour prétendre à la rose, il falloit la mériter par son respect envers ses parens, sa piété, enfin par une conduite sans reproche ; une seule faute grave en excluait pour toujours. Les prétendantes d'une année où elles ne seroient pas choisies, étoient de droit admises l'année suivante à concourir de nouveau, s'il n'y avoit aucune déposition contre elles ; enfin, la première rose seroit donnée, le 18 août de l'année suivante, jour de Sainte-Hélène. On n'étoit encore qu'au mois de mai ; le curé engagea les enfans à mettre à profit ces quinze mois pour se rendre dignes d'un choix si honorable. De retour au château, Hélène et Amélie se dirent entre elles, que pour être juges de la sagesse, il falloit être soi-même irréprochable ; et travaillèrent avec une nouvelle émulation à se perfectionner de toutes les manières. Elles prièrent leur mère de n'avoir aucune indulgence pour leurs torts, et de les en avertir sans cesse ; mais elle étoit si pénétrée de leurs devoirs, que si la vivacité de leur âge ne les eût quelquefois entraînées, elles n'eussent pas été exposées aux réprimandes. Le tems s'écouloit ; l'émulation de la vertu avoit passé du château dans tout le village. Le curé faisoit part à Hélène, et à sa soeur, des heureux changemens qui s'opéroient non seulement parmi les enfans ; mais parmi les mères, qui ne

pardonnaient plus la moindre faute. A ces mots, *tu n'auras pas la rose*, l'enfant le plus rebelle devenoit soumise; on remarquoit même dans les plus petites le désir de devenir un jour rosière. Ces détails charmoient les deux soeurs: avoir contribué au bien, étoit pour elles une grande jouissance, et Mme de Mireville se félicitoit de leur voir ce zèle pour la vertu, fruit de ses leçons et de son exemple.

Le mois de juillet étoit commencé; déjà Hélène et Amélie occupoient leurs doigts industrieux à former le chapeau de roses qui devoit orner le front de l'innocence. On devoit se rendre d'abord à la paroisse, et après l'office divin, se rassembler dans une agréable prairie où le jardinier avoit ordre d'élever une simple feuillée, dont quelques guirlandes seroient les seuls ornemens. Les deux soeurs demandoient souvent au curé si son choix étoit fixé, s'il avoit trouvé trois enfans également dignes de la Rose. Le pieux ministre paroissoit alors rêveur; son regard devenoit austère; il ne répondoit pas, et le coeur d'Hélène comme celui d'Amélie battoient de crainte que le don de la Rose ne fût remis à l'année suivante. Cette crainte les agita plusieurs jours; enfin le curé la fit cesser en remettant aux deux soeurs les noms des prétendantes. On se hâta de faire pour elles des habits blancs, qui furent portés chez le curé la veille de la fête. Ce jour-là, il manda les trois mères, leur annonça l'heureuse nouvelle, les félicita, et le lendemain le son des cloches avertit tous les villageois de se

rendre à la paroisse. Là, on sut seulement quelles étoient les plus sages du hameau. Vêtues de blanc, le regard baissé, les joues couvertes du coloris de la pudeur, le coeur palpitant, ces trois rivales en vertu prioient Dieu de les rendre encore meilleures. Ce groupe intéressant en laissoit distinguer un autre non moins fait pour émouvoir, c'étoit celui des mères. Qui peindra leur émotion, leur trouble, leur joie, ces larmes dont la source étoit dans le coeur? Après un discours convenable à la circonstance, après que l'office divin fut achevé, le curé bénit l'assemblée, et l'on se rendit sous la feuillée. Les prétendantes ouvroient la marche; le curé, la comtesse et ses filles les précédoient; ensuite venoit tout le village. On se plaça suivant l'ordre établi, et le curé ayant fait avancer une des trois rosières, Hélène l'embrassa ainsi qu'Amélie, et la firent asseoir entre elles. Alors le curé parla ainsi:

» Marie Thibaut, âgée de onze ans et trois mois, a un excellent caractère; elle est douce, laborieuse. — Ah! c'est ben vrai, dit une voix qui couvre celle du curé. — Paix! reprend-il gravement. Elle a grand soin de sa petite soeur; elle est soumise à ses parens; elle aime tendrement sa mère. — Ah! c'est ben vrai. — Paix donc! Elle aime tendrement sa mère, et lui en a donné une preuve bien touchante. — Une! pu de cent! pu de mille! M. le curé. — Silence donc! Il y a trois mois. — Il y en a quatre passés, M. le curé, sans vous démentir. — Taisez-vous donc, Mme Thibaut. Il y a quatre mois que sa mère

fut attaquée d'une fièvre contagieuse. La bonne femme exigea que l'on éloignât d'elle ses enfans, et Marie porta sa petite sœur chez une de ses parentes; mais prenant adroitement ses mesures pour rentrer sans être aperçue, elle alla se cacher dans la ruelle du lit de sa mère, et y resta tout un jour sans faire de bruit. — Et ça sans boire ni manger, c'est ben vrai. — Femme, fais sez-vous, dit fortement le curé, qui reprit ainsi sa narration. A l'entrée de la nuit, les voisines s'étant retirées, Marie appela doucement sa mère, et lui dit: »Ma chère mère, laissez-moi vous garder cette nuit; il n'y a point de danger; au surplus, je ne vous ai pas quittée, et si je dois tomber malade, c'est fait.» Dans cet instant, la mère Thibaut voulut parler; les sanglots lui coupèrent la parole, et le curé acheva paisiblement son récit. »Marie veilla quarante nuits avec un zèle infatigable. Elle alloit se reposer quelques heures dans le jour, parcequ'alors les sœurs ou les autres soignoient sa mère. Elle ne se démentit pas un instant, ne se plaignit jamais, et fut le modèle de la piété filiale. Dieu, pour sa récompense, rendit la santé à sa mère, et préserva la sienne: tels sont ses droits à la rose.» Le village entier applaudit aux discours du curé, les cris de vive Marie Thibaut se firent entendre de tous côtés; mais le silence se rétablit dès que la seconde prétendante fut assise près d'Amélie.

(La fin au N^o prochain.)

HURLUBERLU.

C'est le synonyme de Braillon. Ce mot fut employé en 1671, pour désigner une coëffure de femme.

Le 18 mars 1671, Mme. de Sévigné écrivoit à sa fille: » J'allai voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour; elle étoit belle comme un ange. Mme. la duchesse de Nevers y vint coëffée à faire rire: il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode excessive. La Martin l'avoit *bretaudée* par plaisir comme un patron de mode: elle avoit donc tous les cheveux coupés sur la tête, et fixés *naturellement* par cent papillotes qui lui font souffrir mort et passion toute la nuit. Cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Ma fille, c'étoit la plus ridicule chose que l'on pût imaginer; elle n'avoit point de coëffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais toutes ces femmes de Saint-Germain, et cette La Motte surtout, se font *testonner* par La Martin; cela est au point que le Roi et toutes les dames sensées en pâment de rire. »

(1^{er} avril de la même année.) Les coëffures *hurluberlu* m'ont fort divertie; il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un *printems d'hôtellerie* (*) comme deux gouttes d'eau; cette comparaison est excellente.

Voici un pompeux éloge de la coëffure, et dans une lettre qui suivit de près celles que nous

(*) Allusion à ces mauvais tableaux des Quatre Saisons, qui forment communément des dessus de porte dans les auberges.

venons de citer. » Je vous mandai l'autre jour la coëffure de Mme de Nevers, et dans quel excès La Martin avoit poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment; qui sièent mal, et qui ne sont pas plus à la mode présentement que la coëffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes; je suis rendue; cette coëffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Imaginez vous une tête partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car, comme il faut les friser *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coëffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge.... Je meurs de peur que vous ne vouliez point

prendre toute cette peine... Je vous vois, vous n'apparaissez, et cette coëffure est faite pour vous.»

Dans la crainte de n'avoir pas bien décrit cette mode, Mme de Sévigné cède la plume à Mme de La Troche, son amie. Celle-ci dit: «Madame, vous serez ravissante; tout ce que je crains, c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprend que la Reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coëffent à Saint-Germain, achevèrent hier de les faire couper par la Vienne; car c'est lui et Mlle de La Borde qui ont fait toutes les exécutions. Mme de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coëffée à la mode, elle alla au coucher de la Reine, et lui dit: Ah! madame, Votre Majesté a donc pris notre coëffure? Votre coëffure, lui répondit la Reine; je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coëffure: je me suis fait couper les cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainsi; mais ce n'est point pour prendre votre coëffure. On fut un peu surpris du ton avec lequel la Reine lui parla. Mais voyez un peu aussi où Mme de Crussol alloit prendre que c'étoit sa coëffure, parce que c'est celle de Mme de Montespan, de Mme de Nevers, de la petite de Thiangès et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. Mme de Soubise qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coëffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux; Mlle de La Borde lui a fait une coëffure qui est tout aussi bien que les autres par les côtés; mais le dessus de la tête n'a

garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, madame, il n'est question d'autre chose à Saint-Germain. » Mme de Sévigné reprend la plume. » Après tout, dit-elle, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux; et pour qui? bon dieu! cette mode durera peu; elle est mortelle pour les dents: taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faisiez quelquefois; car les petites boucles rangées de Montgobert (*) sont justement du tems du roi Guillemot. »

La critique reprend ses droits; lorsqu'il s'agit de beautés surannées. » Elle (Mme de Marsan), dit Mme de Sévigné, vint l'autre jour chez Mme de La Fayette; M. de La Rochefoucault y étoit, et moi aussi: la voilà qui entre sans coiffe; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai lanfan: elle étoit poudrée, bouclée; le premier appareil étoit levé, il n'y avoit pas un quart d'heure; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. » Mme de La Fayette lui dit: » Mais vraiment il faut que vous soyez folle; mais savez-vous bien, madame, que vous êtes complètement ridicule? » M. de La Rochefoucault dit: » Ma mère, ah! par ma foi, ma mère, nous n'en demeurerons pas là; approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre soeur que je viens de voir. » Sa soeur venoit aussi d'être coupée. » Ma mère, vous voilà bien. » Vous entendez ces tons-là; et pour les paroles, elles sont

(*) Dame de compagnie de Mme de Grignan.

d'après le naturel ; pour moi , je riois sous ma coëffe. Elle se décontenança si fort , qu'elle ne put soutenir cette attaque ; elle remit sa coëffe. »

Il fallut que la province payât son tribut à la nouvelle mode. Mme de Sévigné étoit allée en Bretagne passer quelques mois de la belle saison dans sa terre des Rochers. Voici ce qu'elle écrit à sa fille : « Ma compagnie est couchée parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades , et , après souper , nous avons coupé les cheveux à la petite Du Cernet , et lui avons mis le premier appareil , que nous leverons demain. »

P A R I S.

Dans un cercle de ma connoissance , plusieurs dames ont adopté depuis peu le costume de François 1^{er} pour leurs petits garçons de 6 à 10 ans. C'est un petit habit chamois avec le pantalon pareil ; on y ajoute des guêtres de la même couleur et un chapeau relevé avec une plume.

Portrait moral d'Edmond fait par lui-même.

« J'ai plus de patience que de caractère , plus de caractère que de courage , plus de courage que de force et plus de force que de vertu. »

Les jeunes gens continuent à se boucler les cheveux sur les tempes , à porter des gilets-schalls , à se serrer la taille comme des femmes ; il y en

à même qui ont des redingotes plissées sur les hanches.

Tricotez pour mourir vieilles. C'est ce que nous pourrions dire à nos jeunes beautés Parisiennes ; mais elles passent les nuits à tout autre chose et ne pensent guères à faire des bas.

Dans les Cévennes il y a pourtant un village où toutes les personnes du sexe , depuis l'enfance jusqu'à la caducité , tricotent , tricotent depuis le matin jusqu'au soir.

Elles sont debout, appuyées le long des murs de leurs maisons ; et il est assez curieux d'en voir des files entières dont la plus jeune a 10 ou 12 ans et la dernière, 90 ou 100.

On ne vit pas si longtems dans nos villes.

» Mais (dit une folle de la Chaussée d'Antin) est-ce donc vivre que tricoter ? »

M. F., géomètre habile, mais surtout homme d'esprit et aimable par excellence, racontoit dans un cercle, mardi dernier, une des mille et une aventures de M. Coch., qui vient d'arriver à Paris, après avoir fait naufrage sur la côte d'Afrique en voulant aller au Brésil.

Il tomba dans les mains d'un Cheik arabe, ou espèce de prince du pays, qui avoit pour femmes les plus belles négresses de dix lieues à la ronde.

Les négresses sont, à ce qu'il paroît, capricieuses comme des Parisiennes.

L'une d'elles s'avisa de vouloir se servir de son nouvel esclave blanc, comme d'un cheval. L'esclave résiste ; mais il voit qu'il y a trop de danger à se fâcher, et dans la nécessité où il se trouve, il finit par consentir à tout ce qu'on exige de lui.

Voyez-vous d'ici notre pauvre M. Coch. à quatre pattes, nud comme la main, monté par une beauté svelte, noire comme l'ébène et qui n'est pas plus vêtue que son *coursier*.

Ce jeu dura pendant un quart d'heure. Mais, après cela, le Cheik, qui avoit aussi ses caprices, remit, sans rançon, l'esclave françois au consul de Mogador.

Billet engageant que j'ai reçu hier :

» Mon cher ami,

» Je ne suis pas allé vous voir parce que j'ai fait une chute cruelle. Mon cheval gris a emporté mon cabriolet et m'a jeté rudement sur la borne. J'ai cru que j'avois les reins cassés.

» Ma femme non plus n'est pas allée voir la vôtre par la raison qu'elle a un violent mal de gorge et qu'il a fallu lui tirer un peu de sang deux jours de suite.

» Cependant ne manquez pas de venir, vous et votre douce compagne, mardi prochain ; nous danserons toute la nuit et le lendemain nous serons plus sages, si nous pouvons !...

» Adieu, mille compliments. »

Charles Hilaire S.

Dernièrement les jeunes filles du canton de Dutchess, dans l'état de New-York, qui sont renommées pour leur beauté, ont fait annoncer dans les journaux qu'elles donneroient comme prix du meilleur ouvrage sur l'agriculture, une chaîne tressée avec leurs cheveux.

On vante à juste titre, sans doute, les belles races de chevaux anglois.

Mais tous les chevaux des Isles Britanniques ne ressemblent pas à ceux qu'on voit dessinés dans les estampes.

Hier, chez un lord d'Ecosse, qui est actuellement à Paris, nous avons eu le spectacle d'une petite calèche d'enfant trainée par deux chevaux, dits criquets (ponies) des isles Schetland et qui ne sont pas plus hauts et plus gros que des moutons.

On compte qu'il a été donné, pendant le cours de 1819, trente mille huit cent cinquante-deux repas aux voyageurs qui ont passé le Mont Saint-Bernard.

Ainsi la mode d'aller visiter la belle Italie n'est pas encore caduque.

LA LUNE ROUSSE.

Comment ! vous, Madame, pour qui la campagne a tant de charme, vous venez encore sur nos boulevarts, respirer la poussière, tandis que

Flore et le Printems émaillent nos prairies et parfument nos bosquets ! je vous croyois dans vos riens jardins de Montmorency , contemplant vos herceaux de lilas.

— J'y serois, Monsieur, sans la *lune rousse*. J'attends qu'elle ne se lève plus sur l'horizon. Je connois ses caprices ; je crains ses giboulées, et j'aime mieux être troublée dans mes promenades à Paris , que contrariée dans mes courses à la campagne.

Mais dites-moi, je vous prie, d'où vient le nom de *lune rousse* donné à la lune d'avril ? Serait-ce parceque l'épithète de *rousse* est prodiguée par le peuple, aux méchantes femmes et qu'il pense que les beaux jours du printems ne doivent leurs disgrâces momentanées qu'à la malicieuse influence de la lune ?

— N'allons pas, Madame, chercher l'origine de ce mot dans le jargon du peuple ; la voici :

A l'époque des équinoxes, surtout de celui de mars, il survient dans l'atmosphère des changemens subits plus ou moins caractérisés, et qui se font sentir sur la mer, comme sur la terre. Alors règnent ces vents pernicieux dont le souffle *rousse* les jets tendres et les feuilles naissantes ; de là le nom de *rousse* attaché à la lune que vous redoutez maintenant.

— On dit *faire des trous à la lune, prendre la lune avec les dents*. Pensez-vous, Monsieur, qu'il y ait des moyens d'aller jusqu'à elle ?

— Madame, l'ingénieux auteur de la pluralité des mondes a dit : « Je ne veux pas jurer qu'il ne

puisse y avoir commerce , quelque jour , entre la terre et la lune. »

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis que Fontenelle s'exprimoit ainsi. Les ballons ont paru depuis ; ils se perfectionnent tous les jours ; et qui sait s'ils n'arriveront pas au point de ménager à quelque nouveau Colomb l'honneur de découvrir le monde lunaire ? Astolphe y alla bien. Un ballon vaut mieux que son hippogrife , ou même que le chariot de feu de son guide. Que de choses y trouva ce hardi paladin ! » Il n'est pas croyable , dit encore l'auteur que j'ai cité , combien il y a dans la lune d'esprits perdus. »

L'Homme poli , à l'Odéon , a produit à peu près le même effet que le *Flatteur* , aux François ; tous deux auroient gagné à être réduits en 3 actes. Ils obtiennent maintenant un succès d'estime ; mais c'est le succès que les caissiers estiment le moins.

La semaine ne se passera pas , dit-on , sans que l'on voye la tragédie de *Conradin* , au second Théâtre François ; les *Voitures versées* , à l'Opéra-Comique ; et la *Poste dramatique* au Vaudeville.

Marie Jobard attire autant de monde aux Variétés que *Marie Stuart* aux François. C'est une débauche d'esprit très-plaisante.

Des

Depuis Lonchamp, les jours où la promenade des Tuileries étoit le mieux composée : il y avoit tout au plus le tiers des costumes qui fût en harmonie parfaite avec la saison ; dimanche dernier, presque tout étoit neuf, chapeaux, sautoirs et robes ; idem, au boulevard de Gand ; les toilettes du Jardin Turc étoient fort mêlées. Ce n'est point le dimanche que les belles du quartier St.-Jacques se mettent en frais pour aller au Luxembourg.

L'une des premières pièces que donnera la Gaité, a pour titre la *Perruque enlevée*. C'est, dit-on, l'ouvrage d'un *homme de tête* qui, s'il n'atteint pas le génie, l'a au moins *frisé* une fois : nous le verrons bientôt.

Les fleurs qui offrent en ce moment le plus de nouveauté, et qui doivent en même tems avoir la plus longue durée sont la *pivoine simple*, le *pavia* et le *tabac d'Espagne*. La première est à larges pétales et offre à la modiste une *forme ample* : elle est exécutée, au choix, blanc, lilas, jaune ou ponceau ; la seconde à *forme élancée*, doit entrer par cela même dans d'autres combinaisons. Chaque branche porte deux ou trois spadix en fleurs, et le *pavia* ayant le plus grand rapport avec le marronnier d'Inde, offre un chef-d'oeuvre d'élégance. Le tabac présente encore une autre distribution, et sa forme tiendrait le

* *

milieu entre les deux précédentes. Ce sont des fleurs tubuleuses avec des feuilles allongées.

Les pantalons de merinos sont très-nombreux; en ce moment tous nos premiers tailleurs en confectionnent. Quelques hommes risquent des pantalons de casimir blanc, flottans. Cette mode, qui seroit de mauvais goût, ne nous paroît pas pouvoir être adoptée. Nous avons vu aussi quelques pantalons larges en satin couleur oeil de perdrix; leur succès est encore douteux.

Les pattes des pantalons se posent à plat, et se piquent à arrière-point.

Le sort des habits couleur *mousse-terre* ou *poussière de Louchamp*, est en ce moment plus douteux que jamais.

L'ambassadeur de Perse a quitté Londres, et un grand nombre de curieux attendent à son hôtel à Paris, ce ministre qu'ils verront, et sa belle Géorgienne qu'ils ne verront pas.

MODES PARISIENNES.

Il seroit difficile de dire lesquels sont les plus nombreux des chapeaux lilas à garniture citron, ou des chapeaux citron à garniture lilas. Le rose se marie quelquefois à la couleur lilas; quelquefois aussi le jaune admet pour garniture du vert tendre.

La gaze métallique, que l'on regardoit comme un article de fantaisie, a pris rang parmi les

étoffes destinées à faire des chapeaux ; il y en a de toutes couleurs : on en fait des chapeaux à passe , des chapeaux à bord égal tout autour , vulgairement à la *Bolivar* , et même des chapeaux à la *Marie Stuart*. Ces derniers sont blancs , couleur de rose , ou couleur lilas. Les couleurs à la mode pour les autres chapeaux , sont citron et paille.

Les gazes - écossaises , les gazes-mosaïques et les rubans écossais s'appliquent à toute espèce de fonds. Beaucoup de rubans écossais ont alternativement un carreau uni et un carreau rayé. Les mosaïques ont aussi leurs disparates : un carreau à dessins fort réguliers se trouve à côté d'un assemblage de petits cailloux imitant le granit.

Les petites plumes de pintade et celles de paon , montées sur un fil de fer , forment palmettes au bord de quelques rubans de gaze.

Au lieu de mettre une rangée de coques , beaucoup de modistes en posent deux qui se touchent , laissent vide la place de deux autres , en posent deux encore , laissent un espace vide , et ainsi de suite. Les fleurs s'assortissent communément aux étoffes ; de là résulte que la couleur lilas étant fort à la mode , et que la fleur de ce nom étant devenue trop commune , les fleuristes sont obligés de dénaturer des fleurs pour les teindre en lilas. La giroflée de Mahon se soutient. Quelques modistes emploient une gaze quadrillée avec des rubans noués au métier : ces rubans ont du relief ; à chaque angle , il y a un petit noeud. Les plumes plates se portent presque toutes pa-

nachées de lilas, de petit jaune, ou de rose sur les bords.

Quatre volans qui se touchent, volans frisés plutôt que plissés, et ornés sur le bord d'une ganee de couleur; voilà ce qu'on voit au bas de quelques robes de mousseline à côtes. La garniture de quelques autres robes de mousseline de couleur consistr en deux rangées de cocardes, faites avec l'étoffe. Beaucoup de dos sont lacés.

— Presque tous les habits neufs, et il y a déjà bon nombre, sont bleux; on y attache des boutons de métal, mais tout unis.

PARISER MODEN.

Es wäre schwer zu sagen, ob die lilla Hüte mit einem citrongelben Futter, oder die citrongelben Hüte mit einem lilla Futter am zahlreichsten sind. Rosa wird zuweilen mit lilla verpaart, auch läßt das Gelbe manchmal eine zartgrüne Garnirung zu.

Die Brillantgaze, die man als einen Fantasieartikel betrachtete, hat eine Stelle unter den Hutzeuchen eingenommen; man hat sie in allen Farben und macht daraus Hüte mit einem Schirm, Hüte mit einem ringsherum gleichen Rande, gemeinlich à la Bolivar genannt, und sogar Hüte à la Maria Stuart. Letztere sind rosenroth oder lilla. Für die andern Hüte sind citronen- und paillegelb die Modefarben.

Die schottische Gaze, die Mosaikgaze und die schottischen Bänder werden zu allen Arten von Böden genommen. Viele schottische Bänder

haben abwechselnd einen glatten und einen gestreiften Würfel. Auch die Mosaikgaze hat ihre Abweichungen; ein Würfel mit sehr regelmässigen Desseins befindet sich z. B. neben einem Häufchen kleiner Kieselsteine, die den Granit nachahmen.

Die kleinen auf Eisendraht gefassten Perlhühner- und Pfauenfedern, bilden Palmetten am Rande von vielen Gazebändern.

Viele Modistinnen machen statt einer Reihe zwei Musche'n, die sich berühren, lassen die Stelle von zwei andern leer, bringen noch zwei andere Muscheln an, lassen wieder eine Stelle leer, u. s. w. Die Blumen werden gewöhnlich den Stoffen angepasst; woher es kommt, daß, da die Lillafarbe sehr in der Mode und die Blume dieses Namens zu gemein geworden ist, die Blumisten gezwungen sind die Blumen widernatürlich lilla zu färben. Die Mahoner Levkojen behaupten sich: Mehrere Modistinnen verarbeiten eine gewürfelte Gaze mit hineingewebten geschlungenen Bündchen; diese Bündchen sind erhaben und an jeder Ecke mit einem Knötchen versehen. Die platten Federn sind fast durchgängig an den Rändern lilla, hellgelb oder rosenroth gestreift.

Vier aneinander liegende Falben, die eher kraus, als gefältelt und am Rande mit einer farbigen Schnur geziert sind, machen die untere Besetzung von mehreren gerippten Musflinkleidern aus. Die Garnirung von einigen andern farbigen Musflinkleidern besteht in zwei Reihen Zeuchcorden. Viele Rücken sind geschnürt.

— Fast alle neue Röcke, deren es schon bedeutend viele gibt, sind blau. Man setzt ganz glatte Metallknöpfe daran.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 13.

Fig. 1. — *Chapeau de gaze écossaise, orné de fleurs. Robe de mérinos, faite à l'Amazone, et garnie de brandebourgs et de satin. Gants blancs. Bottines lilas.*

Ein Hut von schottischer Gaze, mit Blumen geschmückt. Amazonenkleid von Merinos, mit Gimpen und Atlas garnirt. Die Handschuhe sind weiß, die Halbstiefel lilla.

Fig. 2. — *Chapeau-ballon, à long poil. Gilet à schall, en piqué. Habit de drap bleu, à collet de velours. Pantalon échancré au coude-pied. Camie à béquille.*

Ein langhäriger Ballonhut. Die Piquéweste ist wie ein Schawl gemacht. Blautuchenes Kleid mit einem Sammitkragen. Die langen Beinkleider sind auf der Fußbiege ausgeschnitten. Ein Krückenstock.

P O È S I E.

C O U T S - R I M É S.

A mon Amie.

Quand je formai le vœu de ne pas vous déplaire,
Je n'osois espérer d'être chéri de . . vous;
Mais si du sort longtemps j'essuyai le . . colère,
Ah! combien ses faveurs surpassent son courroux!

Quoique dans vos aveux la pudeur vous. retienne,
 Votre bouche un moment ne m'a pas. maltraité!
 Bien plus, oh! Dieu: l'amour trouble votre santé!...
 C'est trop! ménagez-la. pour conserver la mienne.

Dialogue Historique.

Le mari. Par quel malheur, madame, ai-je pu vous. déplaire?
La femme. Je n'eus jamais qu'à me plaindre de. vous.
Le m. Comment calmer votre. . . colère?
La f. Retirez-vous, monsieur, ou craignez mon courroux.
Le m. Oui, c'en est fait, je pars. (*laf.*) Que rien ne vous retienne.
Le m. Je mourrai, mais du moins sans être. . . maltraité!
La f. Que m'importe votre. . . santé,
 Si je puis conserver la. . . mienne?

Mes adieux à l'Amour.

C'en est fait, belle Iris, soit dit sans vous déplaire,
 Bachus aura sur moi plus d'empire que vous,
 Le tems a sur mon front imprimé sa colère,
 Je dois céder au tems pour calmer son courroux.
 Je ne crois pas qu'amour dans ses fers me retienne,
 Que mon coeur désormais par lui soit maltraité;
 Le cruel des humains altère la. . . santé,
 A l'abri de ses coups je veux mettre la mienne.

A une inhumaine.

Par de tendres aveux si j'ai pu vous. déplaire,
 Faut il que sans retour je m'éloigne de. vous?
 Ah! quand vos yeux charmans s'enflammoient de colère,
 Votre coeur murmueroit d'un injuste. courroux.

Parlez, que dois-je faire? Il n'est rien qui retienne
 L'amant que vos rigueurs n'ont que trop maltraité;
 L'amour est le seul bien qui vaille la santé,
 Et je voudrois, pour vous, sacrifier la mienne.

(La fin au N^o. prochain.)

CHARADE.

La première à peine nubile,
 D'un patriarche, ami du Tout-Puissant,
 Fut l'épouse longtems stérile,
 Mais enfin elle eut un enfant,
 Chef d'une nombreuse famille,
 Qui subsiste partout et peuple l'univers
 Parmi tant de neveux, ou justes ou pervers,
 Nul n'obtint du roi de Castille
 L'honneur de porter le dernier,
 Attribut et parure
 D'un ordre qui faisoit maint noble chevalier.
 L'entière, dont on bat à trois tems le mesure
 Et qu'on bat lentement,
 Se joue et danse gravement.

Le mot du Logogriphe du précédent numéro
 est : *Refus* (ou l'on trouve *ruse*). — Le mot de
 la Charade est : *Préface*.

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.

1820.

Costumes Parisiens.



JOURNAL DES DAMES

DES MODES



Nouvelle, par Mlle la comtesse de Montmorency

418 pages (1840)

Madame Simon, dit le comte, a eu une fille
 mais dévouée; c'est une enfant sensible et douce.
 Elle est de taille moyenne et de bonne humeur.
 Elle aime dans son intérieur, elle aime à
 tout faire. Cet ouvrage est très utile
 à nos grands-pères et à nos mères.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.
 Elle est très utile en toutes occasions.